



FRUSTRONS NOS ENFANTS *petits et grands!*

ET SI ÊTRE DE BONS PARENTS CONSISTAIT À NE PAS COMBLER SES MARMOTS? POUR LA PSYCHANALYSTE DIANE DRORY, PAS DE DOUTE: CRÉER DU MANQUE EST LE MEILLEUR SERVICE QUE L'ON PUISSE LEUR RENDRE ET À NOUS AUSSI! PAR STÉPHANIE TORRE.

Votre livre* commence par un constat: alors qu'ils sont hyper choyés, de plus en plus d'enfants vont mal. De quoi souffrent-ils?

Diane Drory. D'être gavés d'amour! Il est vrai que c'est paradoxal: alors que les parents font tout ce qu'ils peuvent pour le bien-être et le bonheur de leur progéniture, il apparaît que l'enfance n'a jamais été aussi malmenée qu'aujourd'hui. Je le vois dans mes consultations: à force d'être comblés de partout, petits et grands enfants souffrent de plus en plus fréquemment d'un manque de manque. Cela se manifeste sous la forme de troubles de l'attention, de la concentration, d'hyperkinésie (*état d'hyperactivité, ndlr*), de perfectionnisme, de tocs, de troubles oppositionnels...

Le phénomène est-il nouveau?

La fascination pour l'enfant a émergé au XIX^e siècle et s'est évidemment révélée massivement avec l'avènement de la contraception, qui nous a fait passer de l'ère de «l'enfant de la nature» à celle de «l'enfant du désir». Mais depuis quelques années, on assiste à une mutation encore plus radicale: s'inscrivant dans un rapport totalement égalitaire avec leur progéniture, les parents ont désormais à cœur que leur «trésor parental» ne souffre d'aucune frustration. Comme si aimer signifiait combler sans répit le désir...

Autrement dit, l'amour parental serait devenu «mal placé»?

S'assurer que l'autre ne manque de rien n'est pas toujours un amour adéquat. Aimer c'est, notamment, accepter que l'on ne puisse pas «tout avoir» pour l'autre, pas plus que l'on ne puisse «être tout». Aimer, ce n'est donc pas seulement dispenser l'affection parentale au travers de câlins, bisous et risettes. La sollicitude affectueuse doit également se doter de cette part essentielle qu'est la transmission de la «loi», du permis et de l'interdit. Les parents confrontent ainsi l'enfant à la castration, c'est-à-dire au manque. Ils le préparent par ce biais à surmonter les inévitables expériences d'incomplétude que nous réserve la vie.

À vous écouter, les parents sont responsables du malaise de la jeunesse...

Ils cherchent à faire de leur mieux, mais sont souvent piégés par l'évolution de notre société. Désormais, tout parent, parce qu'il a «programmé» la naissance de son enfant, est prié de lui assurer un bonheur constant. Imprégnés par cet impératif, poussés par l'hyperconsommation ambiante, ils ont tendance à oublier la nécessité de la frustration dans la réalisation de soi. Celle-ci est pourtant un moteur indispensable pour désirer, et donc penser sa vie.

Sommes-nous devenus trop laxistes, comme le disent certains réactionnaires?

Nous sommes surtout très ambigus. Voyez ces parents qui, par exemple, ne peuvent finir une phrase sans demander: «d'accord?», «Tu vas aller au lit, d'accord?», «Tu fais tes devoirs, d'accord?». L'air de rien, ils mettent leur enfant dans une situation impossible: soit celui-ci dit «non» et vexe ses parents, soit il obtempère et va forcément à l'encontre de son propre désir... Comment voulez-vous vous construire face à des adultes qui n'assument pas leurs responsabilités? En même temps, combien d'entre-nous font preuve de confiance dès lors que l'enfant tente d'expérimenter son autonomie? «Tu peux jouer dehors, mais ne va pas là où je ne te vois plus!», «Tu sors, mais tu gardes ton portable pour être joignable à tout moment!...»... Finalement, nous imposons un paradoxe: «Tu es libre, mais reste attaché à moi!»

Trop de bienveillance serait donc nuisible?

L'hyper-sollicitude noie effectivement nos enfants dans l'uniformité d'un quotidien tellement ouaté qu'il en devient insipide. Nombre d'entre eux, comblés, annoncent d'ailleurs qu'ils aimeraient changer de vie. Aussi étonnant que cela puisse paraître, être inondé de surprotection engendre la blessure narcissique de ne se sentir qu'un objet. C'est ce que me disent souvent petits et ados: ils se sentent «chosifiés» par leur père et leur mère. Plus question de grimper aux arbres, de se déplacer seul, de parler aux inconnus. Mais pas de problème en revanche pour passer, à la maison, des heures devant les écrans... Cette «couvade» leur fait perdre la possibilité de mettre en place leur confiance en eux, en les autres, mais aussi en la vie.

D'où votre cri d'indignation: «Cessez de les couvrir!»?

À trop protéger les enfants, on finit par les vulnérabiliser. Au lieu d'avoir peur qu'ils souffrent, qu'ils manquent, qu'ils ne soient pas heureux, qu'ils ne nous aiment pas, peut-être devrions-nous leur réapprendre à triompher des épreuves, à résister aux aléas de la vie. Éduquer, ce n'est pas penser et agir à la place de l'autre. C'est lui apprendre à réfléchir par lui-même, même si cela doit entraîner des conflits.



DES LIVRES QUI AIDENT



Mô-Namour
de Claude
Ponti (L'École
des loisirs).

Isée veut qu'on l'aime, mais doit-elle pour autant tout accepter de celui qui l'appelle Mô-Namour? *Hatouh veut tout* de Sylvie Sarzaud et Pépinot (Eyrolles). Hatouh vit dans un palais où ses parents exaucent tous ses désirs. Il faut dire qu'ils ont attendu sa naissance pendant des années. Mais alors, pourquoi se sent-il si seul?

Vous dites d'ailleurs que les parents redoutent les conflits...

Je le vois chez ceux que je reçois: il existe une véritable angoisse à ce sujet. Pourquoi? Parce que l'on confond conflit et désamour. Or, dans un monde où le lien conjugal est de plus en plus précaire, être aimé de ses enfants est devenu un impératif. Mais cela nous fait oublier une donnée essentielle: si le rôle des enfants est de désobéir, celui des parents est de se faire obéir. Sans autoritarisme mais avec autorité.

Quelles sont les conséquences sur les adultes qu'ils deviendront?

On le voit déjà chez certains jeunes adultes: ils sont anxieux d'entrer dans la vie sociale et sont déstabilisés au moindre obstacle que leur réserve la réalité. Leur intolérance à la frustration les dessert également dans leur vie affective: à la moindre anicroche, on tourne immédiatement les talons pour trouver satisfaction ailleurs. Ces dispositions d'esprit sont loin de faire des êtres heureux.

Avant qu'il ne soit trop tard, comment faire pour reprendre les rênes?

Avec les petits, il s'agit d'arrêter les négociations, les justifications excessives. Quand c'est comme ça, ce n'est pas autrement. Il faut aussi stimuler leur autonomie, c'est-à-dire ne pas faire à leur place. Il a oublié de faire ses devoirs? Qu'il assume, plutôt que de présenter un mot d'excuse de votre part. Plutôt que de n'offrir que des jeux pédagogiques, favorisez aussi les jeux d'imaginaire, c'est de leur âge. Enfin, cessons de fonctionner dans l'immédiateté: laissons-leur le temps de formuler les demandes.

Et avec les ados?

Je dis aux parents: «N'ayez pas peur d'être ringards face à la confrontation.» Un jeune a besoin de se différencier de la génération parentale. S'il est bon qu'il exprime ses points de vue, il a besoin aussi que vous fassiez respecter vos valeurs. N'oubliez pas non plus son besoin de transmission. Parlez-

lui des difficultés et des doutes que vous avez rencontrés à son âge, cela lui permettra de relativiser ses expériences. Pensez enfin à valoriser «l'être» plutôt que «l'avoir».

Justement, que dire face à leur volonté de porter des marques, par exemple?

Sans vous y opposer ou céder systématiquement, discutez-en. Cela favorisera sa réflexion et son esprit critique. Pour quelle raison? Pour imiter qui ou pour se différencier de qui? Quelles sont les valeurs du groupe auquel il adhère?

Certains jeunes adultes ont du mal à quitter le nid...

Avec eux, les parents peuvent agir dans deux directions. La première, c'est leur faire confiance. Plutôt que de subir le fait qu'ils vivent sous le toit familial comme à l'hôtel, mieux vaut les encourager à partir en leur signifiant qu'ils sont capables de se débrouiller comme des adultes. Il faut trouver le courage de dire: «Pour ton bien et le nôtre, on va te chercher une chambre dont on paiera le loyer mais rien d'autre.» Ensuite, il faut agir conformément à ce que l'on dit et savoir reconnaître ses erreurs. C'est d'une importance capitale car il ne faut pas oublier que nos enfants nous regardent vivre et que notre exemple est déterminant. Mais l'essentiel est, une fois encore, d'accepter que son enfant n'est pas tout. Que l'aimer, c'est d'abord lui donner des ailes. ■

**Au secours! Je manque de manque! (De Boeck).*



Envie de réagir à nos sujets?
Rejoignez *marie france* sur Facebook.